

que la brise n'était pas trop forte, les deux passagers allemands prenaient, l'un son violon, un vrai stradivarius capable de faire pâmer d'aise Lavigueur, Damis Paul ou mon père <sup>1</sup>, et l'autre sa guitare. Puis, tous deux assis sur un des bastinguages, ils exécutaient à ravir les morceaux des grands maîtres allemands. Il me faisait plaisir, au sortir des chants de ma patrie, d'entendre monter vers Celui qui est toute harmonie et toute poésie, ces notes si suaves, si remplies d'espérances, de foi et d'amour, qu'ont laissé tomber de leurs doigts Beethoven, Mozart, Schubert, Meyerbeer et Balfe. Les pensées sublimes de ces rois de l'art, rendues par deux bohèmes de l'art et accompagnées par le *tremolo* grave et solennel de l'Océan, valaient à elles seules toutes les aspirations possibles. L'âme enlevée sur ces purs et chastes cantiques allait se plonger dans l'inconnu, pour n'y voir et n'y entendre que le mot Dieu, dont chaque rayon éblouit, qu'il s'appelle là-haut le vrai, le bon ou le beau, ici-bas la science, les lettres, la gloire, la vertu, l'art ou l'amour.

Ces deux Allemands dont j'ai oublié les noms—d'ailleurs, si je m'en rappelais, à quoi cela servirait-il?—me représentaient le véritable type des troubadours du moyen-âge, allant gaiment de castel en castel, débiter aux pages, aux damoiseaux et aux châtelaines leurs joyeux lais ou leurs navrantes ballades, sans s'occuper autrement de la vie qu'à la passer en aimant et en chantant. Comme le temps des châteaux gothiques n'est plus, ils cheminaient en fredonnant de pays en pays, les plaintives romances de leur nébuleuse Allemagne, n'ayant pour toute fortune que leur violon et leur guitare, tout cela enveloppé de beaucoup d'espoir en Dieu, et comme des fauvettes, ils vivaient tranquillement leur vie, en jetant aux quatre vents des cieus leurs notes tristes ou joyeuses, suivant les dispositions de leur âme.

Néanmoins, l'un d'eux, le Prussien, n'avait pas toujours mené cette vie d'épave. Il s'était fait soldat, et brave soldat encore, si l'on en croyait la superbe balafre qui faisait perpétuellement sourire sa joue gauche. A vingt-deux ans, il avait été forcé de quitter le service par une circonstance assez singulière, que, tout en fumant sa longue pipe, il me racontait un soir—ce qui veut dire que je m'en vais être assez indiscret pour vous la confier, out en vous

<sup>1</sup> Le violon de mon père est un instrument qui a dégingolé de père en fils, dans ma famille, depuis bientôt cent cinquante ans. De ses fréquentes chutes, il n'a gagné que de la douceur dans le ton et dans son jeu. Dernièrement, un officier anglais en offrait une somme assez ronde en guinées. Pas besoin d'ajouter que cette offre séduisante n'empêcha pas notre vieil ami d'être fidèle à son toit hospitalier. F. de St. M.